

L'invraisemblable objet de la psychanalyse

Michel Larivière

Volume 24, numéro 2, automne 1988

Instruments de réflexion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035753ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035753ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larivière, M. (1988). L'invraisemblable objet de la psychanalyse. *Études françaises*, 24(2), 69–74. <https://doi.org/10.7202/035753ar>

L'invraisemblable objet de la psychanalyse

MICHEL LARIVIÈRE

Qu'il me soit permis, sans autre forme d'introduction, de préciser mon propos par ce double exergue :

Freud a eu besoin d'écouter des gens parler pour penser, comme Socrate (qu'il soit d'histoire ou de légende philosophique) avait, pour penser, besoin d'interroger ses concitoyens

JEAN-LUC NANCY, *Das unendliche Ende der Psychoanalyse*

Mais moi, dans tout cela, je suis réduite à l'état d'argument ou d'exemple pour servir à sa gloire.

OCTAVE MANNONI, *Fictions freudiennes*

Ainsi :

1. Il faut éviter que la question de la présentation en général soit réduite, avant même d'être articulée, rigoureusement, comme question, à celle de la présentation de cas. C'est-à-dire qu'il faut éviter, si l'on veut avoir quelque chance d'en ébranler la certitude souvent trop tranquille, de traiter cette question selon la logique de l'illustration : il ne peut pas s'agir, surtout pas, de commencer par tenter de démontrer la valeur, par exemple didactique, pédagogique, dialectique de l'opération illustrative, mais bien plutôt de commencer par se demander ce qui nécessite, en toute rigueur, non pas le recours au cas, mais qu'on ait recours au cas comme à ce qui viendrait

(dans quel après-coup ?) garantir la vérité de ce qui par ailleurs (?) s'énoncerait en théorie. Autrement dit, ce qu'il s'agit d'interroger d'abord c'est l'idée d'un accomplissement pratique de la psychanalyse, idée que l'on oppose souvent trop facilement et trop massivement à la prétendue frivolité spéculative des « théoriciens », en s'autorisant par exemple des célèbres remarques de Freud, au début du *Jenseits*, sur le caractère par trop spéculatif de certains de ses développements, et que l'on va vite à réduire à une simple mise en garde contre ce que l'on identifie comme les prétendus dangers de l'abstraction.

On commencera donc par se demander de quoi, au juste, il retourne dans cette exigence d'un *ancrage* en quelque sorte du théorique dans ce qui semble vouloir prétendre à ce que j'appellerai, faute de mieux, un privilège réaliste : l'épreuve du cas, une fois entamée sinon faite, devrait permettre de décider — de quoi ? sinon de la vérité, du moins de l'opérationnalité de telle ou telle hypothèse de travail, de tel ou tel concept ou argument. Le privilège du cas n'est rien d'autre qu'un privilège de dernière instance : on se soumet à son épreuve comme à son autorité, soit comme à ce qui donne droit, par exemple, à quiconque la fait, de se croire à l'intérieur du champ psychanalytique.

2. Or, si le cas doit faire l'objet de la présentation, c'est-à-dire s'il doit être l'occasion ou le lieu d'ancrage du discours, il est aussi toujours, Freud y insiste, l'hétérogène absolu : un cas n'est jamais identique à lui-même, ni un cas à un autre.

De telle sorte que la psychanalyse, en tant qu'elle semble ne pouvoir se présenter que comme présentation d'un cas, est vouée à se présenter dans l'hétérogène. Mais justement : on ne se présente pas dans l'hétérogène. L'hétérogène, c'est la hors-présentation. L'hétérogène, ça n'est pas présentable. Par conséquent, et puisqu'elle ne peut que se multiplier, c'est-à-dire répéter la présentation, elle ne peut que toujours se mettre au bord d'elle-même, se mettre en jeu, se risquer : *elle ne peut que s'exposer à ne pas avoir lieu*, à son dehors absolu. La présentation, semble-t-il donc, ne peut être que le lieu d'épuisement de la psychanalyse.

Alors quoi ?

Faut-il conclure à l'inutilité de la présentation ? Non pas, mais plutôt à ceci qu'au principe même de la présentation quelque chose excède la psychanalyse, ou plutôt la psychanalyse s'excède dans la question même de sa présentation, en tant qu'elle est le lieu de ce qui ne peut qu'être interdit. C'est la difficulté même de l'*Esthétique transcendante* : le temps est ici la condition de possibilité non plus d'une *Darstellung*, mais d'une *Vorstellung*, d'une représentation en général. Le temps est

l'unité des représentations, mais cette unité n'est pas l'unité d'un sujet. Et c'est pourquoi elle s'appelle le temps : au lieu du sujet, à son endroit et en substitution à lui, il y a le temps dans la différence permanente qu'il est. Le temps est/n'est pas autre chose que la différence d'avec soi-même, de telle sorte qu'avec lui c'est le principe même de la signification qui se trouve pensé comme unité impossible. En d'autres termes, c'est une esthétique qui fournit au discours psychanalytique son régime : devoir produire de la signification hors *Darstellung*, et hors la substance du sujet : ce que Lacan appelle la signifiance ?

3. Ce qui oblige à ce qu'on repose la question autrement, cette fois sur le mode hégélien : la psychanalyse peut-elle se présenter *comme telle*, peut-elle se présenter dans son propre élément ? Y a-t-il une présentation possible, sans perte ni reste, de la psychanalyse ? Ou bien ne faut-il pas, pour qu'une présentation de la psychanalyse puisse avoir lieu, qu'elle ne se présente pas elle-même, qu'elle n'apparaisse pas comme elle-même, c'est-à-dire en toute rigueur, qu'elle ne se présente pas, mais se différencie, s'hétérogénéise, s'incompatibilise, s'aliène, se perde ? La nécessité de la présentation n'entraîne-t-elle pas la nécessité du retrait ? Question économique bien connue, question de la forme, qui commande toute la problématique de la *Darstellung*. La nécessité de la présentation ne procède-t-elle pas de l'incompatibilité de la présentation et du discours ? *Die unvereinbarkeit selbst ist dem Darstellung wesentlich*, l'incompatibilité elle-même est nécessaire à la présentation. Absolument. La présentation, c'est peut-être quelque chose comme la *syncope* (j'emprunte évidemment le mot à Jean-Luc Nancy) de la psychanalyse. La psychanalyse, qui se prend elle-même pour objet, ne s'objective pas dans sa forme : la psychanalyse, *dans la mesure même de sa présentation*, ne sera jamais la manifestation d'elle-même dans son propre élément, ou sa propre forme.

La différence à soi de la psychanalyse tient à la présentation à laquelle elle est obligée, ne s'identifie pas, ne se relève pas.

L'*Aufhebung* ici ne joue pas.

4. Le régime de la psychanalyse est donc tel qu'elle ne peut pas s'exposer dogmatiquement, d'elle-même par elle-même : elle est obligée de multiplier sa propre exposition sous plusieurs figures — sous chaque figure qu'est chaque cas. Le discours (se) donne lieu dans la présentation (comme) à ce qui ne peut qu'esquisser à la limite de lui-même ce qu'est la psychanalyse. Mais sans l'être. La présentation n'est peut-être toujours que le (re)commencement en retrait d'un discours qui en toute rigueur ne peut pas savoir s'il pourra arriver à ce

que Kant appellerait son *organicità*: la présentation est peut-être — paradoxalement, puisqu'elle est nécessaire — quelque chose comme la psychanalyse séparée d'elle-même, une sorte de limitation interne de la psychanalyse, et qui l'entraîne à une simulation interne d'elle-même.

Si tout cela est juste, alors le régime de la présentation est celui d'un écart à soi et de la visée, du *Trieb*, de l'accomplissement (pratique? discursif? — ces deux termes sont peut-être des correcteurs complémentaires) du discours analytique en tant que n'étant pas organique, ce discours doit, précisément, s'organiser. Il faut donc un procédé technique pour parvenir à ce qu'on ne peut atteindre. Pour le moment, disons que la présentation (l'illustration, le recours à l'exemple, le recours au cas comme à l'exemple) s'indique elle-même comme procédé préalable à la constitution de la psychanalyse. La présentation serait ainsi la marque différentielle de la psychanalyse par rapport à elle-même, c'est-à-dire le concept de l'écart ou de la différence à l'intérieur de la signification elle-même. C'est pourquoi le régime imposé à la psychanalyse est celui de ce que Kant appelait l'hypotypose indirecte en tant qu'il est le régime discursif en général. *Litttré*: «hypotypose (i-po-ti-pô-z) s.f. Terme de rhétorique. Description *animée, vive et frappante*, qui met, pour ainsi dire, la chose sous les yeux (je souligne chaque fois). *Litttré*, à son tour, cite Dumarsais (*Tropes*, II, 9) : «L'hypotypose est un mot grec qui signifie image, tableau; c'est lorsque dans les descriptions on peint les faits dont on parle *comme si ce qu'on dit était actuellement sous les yeux*» (je souligne). De telle sorte que la présentation (l'illustration, le recours à l'exemple, le recours au cas comme à l'exemple) est l'artifice qui se substitue à l'art parfait d'une impossible *Darstellung*.

5. Ainsi du cas : il est supposé venir donner un visage à ce dont parle la psychanalyse. Mieux : il est supposé *être* ce dont parle (il vaudrait peut-être mieux dire : *s'entretient*) la psychanalyse. Mieux encore : le cas, c'est-à-dire — cela est rigoureusement incontournable — la *mise en forme* du cas est ce à quoi la psychanalyse se laisserait identifier. Soit. Mais il s'en faut, cela est tout aussi incontournable, d'une déappropriation. Avançons.

À supposer que l'on puisse aussi lapidairement poser une pareille question — et rien n'est moins sûr — alors il faudrait demander ce qui au juste dans la mise en forme s'identifie. Car mettre en forme le cas d'un patient, retracer l'évolution de son histoire, de sa maladie, de l'histoire de sa maladie (Freud a présenté ce qu'il a appelé des histoires de malades), mettre en scène, donc, l'histoire d'un sujet pour inaugurer une science, cela ne va pas sans un certain *romantisme* : «je m'étonne moi-même, dit Freud, de constater que mes observations de

malades se lisent comme des romans». C'est-à-dire que cela ne va pas sans devoir prendre en compte le travail d'une fiction (littéraire) : un exposé «clinique» n'est finalement rien d'autre qu'un exposé ayant pris un certain tour, obéissant à une logique vérisimiliste. Nul exposé clinique qui ne se fasse promesse de réappropriation, qui ne s'organise comme un retour de la fiction vers la vérité.

Comme si la vérité était assignable ailleurs ou autrement qu'en fiction ; comme s'il y avait de l'une à l'autre une distance infranchissable, dont la traversée était assimilable à un quelconque «devenir vrai» du fictif ; comme si, donc, la fiction avait à réintégrer la vérité comme son *oïkos*, son lieu propre.

Comme si la vérité n'avait pas structure de fiction.

Comme si ce qui se laisse identifier dans la mise en forme romanesque du cas n'était pas une fiction. Freud se consolait d'ailleurs, et ce n'est pas négligeable, du «manque de sérieux» qu'il s'étonnait de trouver à ses observations de malades, en se disant que «cet état de choses est *évidemment* (je souligne) attribuable à la nature du sujet traité».

6. Freud dit quelque part qu'un cas ne ressemble jamais à un autre : comment concilier cette proposition avec l'idée d'une complétion de l'exposé d'un cas «d'après les meilleurs modèles empruntés à d'autres analyses» ?

Un cas ne ressemble jamais à un autre (nous avons plus haut parlé de l'hétérogénéité du cas), un cas cependant ferait penser, donnerait à penser — quoi ? L'imitation ? À quoi donc un cas peut-il ressembler s'il faut supposer, pour l'exposer, un type très déterminé de restauration mimétique ? Et quelles conséquences cela peut-il avoir — peut-on même seulement les imaginer ? — quant à l'exercice de la psychanalyse, sa pratique comme on l'appelle, c'est-à-dire quant à la situation analytique et ses formes de transfert ?

Un cas est toujours unique, mais un cas ne suffit jamais à sa présentation : un cas supplée toujours à un cas, et c'est toute la différence. C'est seulement si l'on tient compte de cette incalculable suppléance de l'exposition qu'on aura quelque chance de mesurer la difficulté qu'il y a à exposer la *technique* du travail analytique. Car ainsi que ce que l'on appelle la réalité, le cas n'est rien en dehors de cette loi de la différence : il en est plutôt, comme elle, un effet. La suppléance des analyses produit, c'est-à-dire, littéralement, *fictionne* le cas *comme* son exposé.

La question est donc de savoir ce que Untel peut recueillir de l'expérience d'un autre. Par exemple, nous de Freud — *par exemples*. Et y a-t-il quoi que ce soit qui de l'exposé d'un cas se puisse recueillir qui ne puisse l'être de l'exposé

d'une théorie? Freud regrettait que ses observations se lisent comme des romans: et si la théorie analytique était un long roman dont les personnages sont les cas qui s'y présentent?

Enfin, qu'est-ce que prendre appui (l'expression est de Freud) sur la présentation d'un cas que l'on n'a jamais vu? Et d'ailleurs, prend-on jamais appui sur le cas *lui-même*?

Montréal, mai 1979 et Strasbourg, juillet 1986